

*Lettre à Michèle Finck*

par Claude Vigée

- 230 -

Paris, le 17 mars 2010

Oui, chère Michèle, j'ai bien reçu vos lignes du 8 mars, avec le tapuscrit des poèmes de *Balbuciendo*. J'ai, entre autres *maux*, qui affligent même mes propres *mots* d'auparavant, une difficulté croissante à lire et à écrire. Les conséquences de l'A.V.C. de fin juin dernier se manifestent peu à peu, notamment sur les nerfs optiques ; la capacité visuelle de l'œil gauche (le seul qui fonctionnait encore plus ou moins) diminue de mois en mois, entraînant une baisse du pouvoir d'attention et de concentration : au lieu de lire, je déchiffre les mots et les lettres entre lunettes et grande loupe rectangulaire. Mais quand j'ai reçu *Balbuciendo*, je m'y suis jeté avec mes « instruments » de mal-voyant novice, pris par la force, la vérité quasiment *tactile* de ce qui se dit là, de triptyque en triptyque. Un dire peut-être sans pitié, comme tout ce qui révèle l'indicible ou l'interdit, mais plein d'une immense et généreuse compassion pour autrui, puisée dans votre souffrance même. C'est cette bonté jaillissant hors de la nuit qui me touche, ou plutôt me bouleverse, car elle m'arrache à la résignation, au marasme dans lequel je glisse ici peu à peu, jour après jour vide. Même si « un peu de neige efface tous les sons », là œuvre aussi le dur miracle du *malgré tout* : « Chiromancienne du silence, la poésie. » Ce miracle agit même dans la sphère de l'inaccessible en nous. « Tout au fond de la douleur il y a encore un fond / Plus profond » – terrible sans doute, « où se jeter corps et crâne contre le roc » ; – mais nous portons en nous notre tréfonds, jusqu'à la fin – sans fin, de la vie temporelle. D'où la conclusion, en apparence choquante et absurde (ou folle, héroïque ?) de la lettre de Goethe à Zelter : « Continuons d'œuvrer », que vous avez chuchotée devant le corps froid d'Adrien. Oui, « jusqu'au rien, continuons d'œuvrer », pour ce rien, peut-être ? La bonté, la générosité persistent, « elle fera neige avec un peu de feu », neige de poésie sur le piano noir, sur les cendres de la crémation. Il vous a fallu un courage inouï pour dire les choses ainsi dans leur brutalité, leur tendre violence, *unsägliche Wahrheit* : « *Aber Vater / Die Freude / Wo ?* » Ici, dans ce murmure des mots qui volent et fondent comme un flocon de neige dans le noir. Message ultime et vain, don du cœur sans attente de retour, de répons sur terre, car cette cruelle liturgie-là, s'accomplit entre silence et silence. « *Lettera Amorosa* », jetée (offerte !) « dans les toilettes de la morgue, avec un bruit de chasse d'eau rouillée, éclat de rire fracassé contre la porcelaine fêlée de la cuvette. » Rien ici de vrai ne manque, chaque syllabe sonne juste, terriblement précise et sans consolation.

Je suis en train de déchiffrer maintenant, à la loupe, *Scansion du noir*, où revient – comme au début –, dans cette œuvre magistralement orchestrée dans sa détresse, – grâce à elle sans doute –, le *leitmotiv* du poème vécu comme seul compagnon de route, certes dérisoire, dans le chemin vers le soir, sans apporter le salut, mais tout de

même fidèle à sa mission, *balbuciendo*. Que faire, où aller « si la musique ne me précède plus ? », sinon *en prenant sa place* avec son lot de douleur et de privation, rumeur d'extase perdue : « Poème : don qui porte secours / Mais laisse la soif et la brûlure. » Vous trouvez un terme formidable pour l'éclairer : « Soit le poème / *Scanner de l'obscur* / arraché à l'ouïe. » [C'est Claude Vigée qui souligne.] Me hante enfin le beau chant sous le cerisier de votre jardin, que je connais bien, le cerisier dont une seule fleur « fleurit en mots et fleurira jusqu'au bout. Malgré elle. Pour rien. Bonne qu'à ça. » Cette fleur orpheline, de poésie, c'est vous, chère Michèle. Merci de me l'avoir montrée en l'évoquant. La voix seule sauve un peu notre monde atroce de son néant.

Je vous embrasse,

Claude Vigée.

Michèle Joffrion, *Entre nous*. Manière noire.

